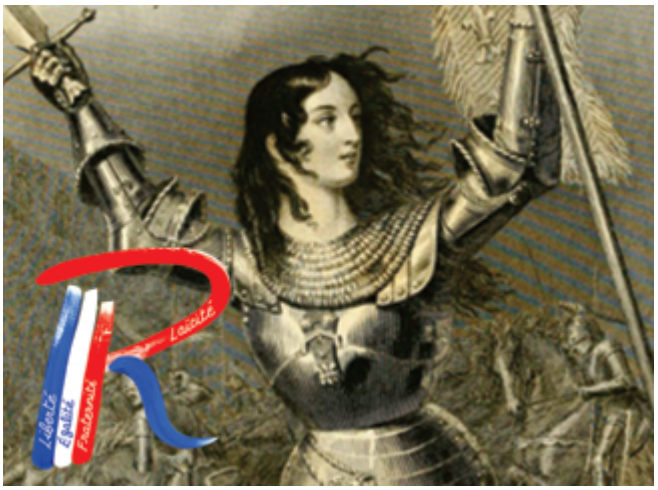
Mon père est mort, ça m'indiffère totalement

écrit par Paco | 11 avril 2018



Mon père est mort.

Mon père est mort. Depuis un paquet d’années. Je m’interroge… Depuis quand met-on les années en paquet ? A peu près sûr que personne ne sait. Qu’importe. Il est bel et bien mort, comme on dit. Mais finalement, ça m’indiffère complètement. Ce n’est pas triste à dire. C’est comme ça ! En fait, il est enterré, quelque part. Dans un cimetière. Ça ne me fait rien de penser à ça. Rien de spécial. Il est retourné à la poussière. Et les affaires ont repris. Sans attendre ! C’est comme ça dans la vie, avec certains morts.

Mais il aura définitivement disparu quand je penserai une dernière fois à lui. Puis, plus du tout. Mais de Socrate, on va parler encore longtemps. Et de le savoir, ça me rassure.

Je parle de mon père mort, mais j’ai peu de souvenirs de sa vie. De sa vie me concernant, s’entend. Le reste, son parcours, son passé, ses joies, ses peines, tout le fatras, l’avait comme précédé dans l’ombre. Je ne sais pas et n’ai jamais su à quoi il pensait vraiment. Ses options, ses choix, m’ont toujours été étrangers, comme interdits. Mais il ne me semble pas qu’il ait eu un parti pris pour la Vie. Je l’aurais

su. Ce genre de choses se partagent. Enfin… je crois.
Après, l'enfance malheureuse, terrible même, la guerre. Le costume des zouaves lui a tapé dans l'œil. C'est tout con. Et il s'est retrouvé congelé, en guenilles, sur les routes du fin fond de la Pologne. Prisonnier de guerre. Et pas qu'un peu. Des années de dictature de la souffrance. S'ajoutant au pedigree plein de tabasses, d'abandon, d'alcool et de terreurs nocturnes.

Mon père était tatoué. Pour mes yeux d'enfants, mon père était tatoué de partout. Ces dessins, ce texte, son cri, son discours, sa signature. Et pour le reste, silence. Un mur de silence qui a cloîtré toute mon enfance. Ce qui au final, n'a pas empêché et favorisé peut être même, l'empire grandissant de mes rêves et de mes pensées…

Mon père était dur, parfois violent, dénué du moindre désir de partager sa vie avec les enfants que nous étions. Et ma mère, dans les coursives de la peur. Mais c'est une toute autre histoire.

Sur le versant descendant de sa vie, mon père est devenu croyant. La foi s'est emparée de lui, au sortir d'une crise de delirium qui faillit lui être fatale. Du fil des péripéties et du tumulte intérieur de cet homme, s'ensuivit alors le règne de l'Intégrisme. Après la tyrannie, le sépulcre de la pathologie religieuse… Nom de Dieu !
Je me suis enfui, mal sevré. Tomba sur mes épaules l'ascèse de la solitude. Et la jeunesse vint.
Jeunesse qui se passe et qui passe. Tant mieux !

Cet absolutisme, cet intégrisme, cet univers inquisiteur, mon père s'en est encanaillé ! Au point que j'ai fini par le surnommer l'ayatollah… A l'extrémité de quoi, il me traita plusieurs fois de sataniste, de suppôt de Satan. Notamment, un jour, à la vue de ma guitare électrique, posée sur un lit.
Je me souviens d'une violente dispute. Je commençait à peine à sortir de l'esclavage de la peur. La peur du père. Peur

Biblique. Je lui ai jeté à la face tout ce que je pouvais articuler, mes quarante vérités. Et là… Mon père, le Pasteur, toujours en quête d'âmes fraîches et désorientées. L'homme a sorti la lame. Un Navaja Espagnol. Ma colère est devenue un bloc de granit. Il voulait ma peau…
Heureusement, il s'est enfui. Nous nous sommes peu vus depuis. Puis il est mort. Dans une ambulance qui le ramenait chez lui. Je me suis tapé le trajet pour assister à son enterrement. Pour tenir le coude de ma mère. Lui au funérarium, allongé, avec une tête que je ne lui connaissais pas. Une tête d'homme sans tribu.
Je suis retourné à mes occupations. Les affaires ont continué. Et je joue de la guitare électrique. Du Blues bien sûr !

Je ne suis pas prêt à laisser quelque intégrisme, quelque radicalisme que ce soit, s'approcher de près des pores de ma peau.